Psihologia Socială, nr. 51(I)/2023, pp. 131-135

Hassan Rachik, *Devenir anthropologue chez soi. Interpréter sa propre culture*, La Croisée des Chemins, Casablanca, 2022, 440 pp.

Dans son *Devenir anthropologue chez soi*, Hassan Rachik retrace son parcours de recherche et expose un ensemble d'éléments qui permettent de comprendre comment et dans quel contexte s'est opérée sa conversion à l'anthropologie. Il décrit ainsi le cadre dans lequel il a initié ses premiers terrains, son expérience ethnographique, son processus d'écriture, le développement de ses recherches et leurs résultats et formule quelques réflexions tirées de son expérience. Ce livre n'est pas simplement un journal d'ethnographe, il est aussi un manuel et guide exposant les techniques ethnographiques et une réflexion sur le métier d'anthropologue et, de surcroit, d'un anthropologue travaillant sur *sa* propre culture.

Le travail est articulé autour des grandes étapes/moments du parcours de l'auteur et de ses réflexions théoriques, correspondant à sa conversion disciplinaire à l'anthropologie et à l'ajustement de sa boîte aux outils théoriques aux réalités complexes des terrains fréquentés et à la diversification de ses expériences de recherche et des données empiriques recueillies. Ces réflexions concernent aussi l'application des techniques et des outils forgés au cours de ses enquêtes de terrain sur d'autres phénomènes sociaux et idéologiques comme le réformisme musulman et les identités collectives et les questions théoriques que soulève sa pratique de recherche et sa relation à la culture étudiée.

Au-delà des questionnements qui sont au cœur de ses travaux, l'intérêt de la trajectoire présentée ici est d'abord de montrer comment s'effectue une formation dans un contexte particulier caractérisé par l'absence de tout cadre institutionnel. C'est pour cette raison que ce travail apporte un important témoignage, en s'appuyant sur les notes prises sur le terrain, sur une expérience de familiarisation sur le tas avec les techniques et les instruments d'enquête et d'analyse.

Il est nécessaire de rappeler ici que l'arrivée des chercheurs nationaux dans le champ des études anthropologiques, si elle s'inscrit d'abord dans leur accès aux études universitaires s'explique aussi par la mutation de la discipline qui ne fait plus de la posture du chercheur/enquêteur dans une société autre que la sienne une condition préalable et nécessaire, ce qui a permis d'apporter les instruments critiques nécessaires à une compréhension plus lucide de l'exercice de ce métier et de ses terrains possibles. Sans développer les efforts théoriques de toute une génération de chercheurs qui se sont attachés, après la décomposition de l'exotisme, à réfléchir sur les conditions épistémologiques et de la pertinence de l'ethnologie dans le présent de sa propre société, nous pouvons dire qu'être anthropologue chez soi est une réalité acquise, il est le produit du développement

même de l'anthropologie. «C'est d'ailleurs ce que Radcliffe-Brown avait expliqué à Srinivas, rapporte à titre d'exemple Godelier (2007, p. 28), lorsque celui-ci lui avait annoncé qu'il retournerait en Inde pour travailler sur sa propre société. A l'époque, Srinivas s'était cru obligé de cesser de se revendiquer «anthropologue» et de se déclarer «sociologue». Pour Radcliffe-Brown, la décision de Srinivas de retourner travailler dans son pays était la promesse d'ajouter de nouvelles connaissances de cette société à celles qu'avaient apportées les ethnologues étrangers à cette culture».

Toutefois, le champ universitaire national ne favorise pas des formations locales. Si des chercheurs sont formés à l'étranger et ont acquis leurs armes méthodologiques au cours de leur cursus universitaire, une autre catégorie, constituée essentiellement d'universitaires venus de disciplines voisines comme le droit et la science politique, se sont progressivement familiarisés avec les méthodes et les outils de l'anthropologie sur le tas en mettant à profit les occasions qu'offre la demande sociale, ce qui a permis la constitution d'un champ foisonnant, des équipes de recherche et des formations convenables. Ces pratiques de recherche ne s'inscrivent pas dans un champ scientifique ordonné et institutionnellement constitué, surtout après la liquidation des premières structures héritées de l'époque coloniale ou installées après l'indépendance, elles sont en revanche développées dans un contexte défavorable et sont parfois l'aboutissement de vocations ou d'aventures personnelles. C'est dans ce cadre précis que se situe la trajectoire de Hassan Rachik. *Devenir anthropologue chez soi* pose ainsi plus la question d'une possibilité de formation au métier d'anthropologue chez soi et par soi que la question de la position sociale du chercheur dans les situations d'enquête. Et cet ouvrage situe bien les débuts de la conversion à l'anthropologie du chercheur dans son contexte et retrace le cheminement d'une formation locale dans un milieu universitaire défavorable.

Tout commence au début des années 1980. Inscrit depuis le milieu de la décennie 1970 à la faculté de droit à Casablanca dans la section Sciences politiques ou plutôt droit public, il est destiné à acquérir une formation juridique. Mais, le ''hasard'' et les rencontres ont décidé autrement. C'est en ces termes que Rachik décrit le contexte dans lequel il a effectué les premiers pas de sa conversion disciplinaire : «Certains de mes collègues juristes critiquaient, dans mon dos, ma thèse sur le sacrifice disant qu'elle aurait dû être soutenue dans une faculté de lettres. Ma réponse était qu'il s'agissait d'une faculté des sciences juridiques, économiques et sociales où j'enseignais la sociologie rurale et urbaine» (Rachik, 2022, p. 20). Il ajoute qu'aucun «séminaire ne préparait au travail de terrain. Je devais naviguer à vue et glaner, au gré des lectures, quelques principes et astuces» (Rachik, p. 44). Il tire de cette situation la conclusion suivante : «le contexte institutionnel académique dans lequel je menais mes recherches eut peu d'effet sur mon parcours» (Rachik, p. 426). Face à cette situation de vide institutionnel, l'auteur a décidé de plonger «avant d'apprendre à nager» (p. 427). Mais contrairement à la «fragilité institutionnelle» des formations enseignantes qui n'offrent aucune possibilité, l'ambiance sociale et péri-universitaire favorise l'interaction, l'échange et l'éclosion des vocations. Elle constitue une conjoncture favorable. A cet égard, le livre donne assez d'éléments qui explicitent comment ce contexte crée les conditions de possibilité d'une conversion disciplinaire. Il restitue ainsi un climat propice à la circulation des idées, à la construction de trajectoire singulières et des aventures aussi bien politiques qu'intellectuelles, ce que l'auteur suggère dans la formule de l'air du temps. Outre la profusion des Ciné-clubs qui accueillent des débats et stimulent des lectures bousculant ainsi les habitudes et évidences et encourageant de sortir des sentiers battus, la vie est aussi faite de rencontres et d'hasards.

A cet égard, les séminaires de Bruno Etienne, consacrés aux questions de tradition et de modernité et à l'initiation aux méthodes en sciences sociales, ont marqué le jeune doctorant suscitant des angoisses et un désir ardu d'apprendre et de devenir chercheur. Ils nourrissent dans les étudiants de nouvelles sensibilités et cultivent la distanciation avec les concepts juridiques. L'influence d'Etienne apparaît clairement dans le choix du thème de son premier travail universitaire : «la problématique de mon mémoire de DES, qui portait sur la modernisation des trois tribus Zemmour, était directement inspiré du séminaire animé par Etienne et de celui de François-Paul Blanc sur l'histoire de l'administration marocaine» (Rachik, 2022, p. 42). Mais avant d'attaquer ce premier terrain, qu'il appelle d'appoint, une autre rencontre s'avère être aussi très déterminante dans son parcours, c'était avec Paul Pascon. Impliqué dans une forme de sociologie rurale appliquée, il propose à l'auteur, avec un groupe de jeunes doctorants, de participer à une enquête au Tazeroulat où il effectue son premier terrain au pluriel. L'encadrement de Pascon était très instructif, «on apprenait sur le mode de la socialisation primaire... En plus de ses exposés, il y avait la pratique». Il a fait aimer au jeune doctorant le terrain en le rendant plus agréable et attrayant (Rachik, 2022, p. 59). Son comportement sur le terrain a marqué le jeune étudiant qu'il était. Il dit : «j'appréciais fortement sa générosité intellectuelle, son souci de partager ses connaissances avec de jeune étudiants, et surtout sa manière de ne pas nous réduire à des enquêteurs sommés de remplir des questionnaires» (Rachik, 2022, p. 55).

Les missions sur le terrain s'enchaînent. Après la région des Zemmour qu'il a choisi par commodité compte tenu de sa proximité géographique avec son lieu de résidence, il découvre le Haut-Atlas avec Abdellah Hammoudi qui l'a sollicité en vue d'encadrer des enquêtes, entre 1982 et 1984, dans le cadre des projets mis en place par l'Institut Agronomique sur la vie pastorale des familles et sur la parenté et le mariage (Rachik, 2022, pp. 60-61). En plus des connaissances formées sur les institutions, l'histoire et les pratiques des communautés locales, ses séjours sont «une occasion d'un échange fructueux sur le plan théorique. Hammoudi était fort généreux en suggestions notamment celles en rapport avec mon projet de thèse sur le rituel» (Rachik, 2022, p. 64). C'est dans le cadre de ses enquêtes qu'il décide, pour des raisons de logistique, de changer de terrain. Au lieu de continuer à travailler sur le sacrifice lié notamment à la violence et à la gestion des conflits, il débarque au Haut-Atlas où il entame sa véritable conversion disciplinaire en s'engageant dans son projet de thèse sur le rituel.

Ce qui vient d'être dit illustre bien comment le jeune chercheur a entamé son parcours initiatique. En s'appuyant sur l'apprentissage sur le tas avec des pairs, conjugué à ses efforts personnels, il s'est maintenu dans le processus de conversion disciplinaire d'autant plus que «l'ouverture d'esprit» du Doyen de la Faculté de Droit de Casablanca, lui a permis d'intégrer le corps enseignant de la Faculté malgré l'*écart* scientifique de son sujet de mémoire portant sur les Zemmour. Fort d'une expérience acquise au cours de ses premières enquêtes et de ses lectures approfondies, il s'écarte de son rapport naïf au terrain et aborde son véritable premier laboratoire chez les Ait Mizane avec un guide d'observation plus élaboré et un modèle d'explication et affine progressivement son projet qui sera enfin centré sur le rituel du *ma'rouf,* ou le repas sacrificiel.

Sans détailler toutes les péripéties du terrain et le déroulement de ses enquêtes avec leurs activités de recherche et d'observation, il est à noter que, au cours de cette première immersion, il observe une certaine obéissance au modèle théorique adopté, inspiré de l'interprétation structurale telle qu'elle est élaborée par Levi-Strauss et Leach, et au guide

d'observation. Mais, avec le développement de ses lectures théoriques et pratiques et de ses confrontations avec les réalités observées, il commence à se sentir angoissé par les limites analytiques de son approche, «pour des raisons de type ethnographique, dit-il (Rachik, 2022, p. 225), notamment l'identification des acteurs du rituel, je n'étais pas à l'aise avec [l]es approches holistes». Ce type d'analyse se révèle ainsi impuissant à éclairer le comportement des différentes catégories sociales, les processus d'individuations et de négociation des traditions. Il commence à être convaincu que «L'approche en terme de groupe et de cohérence culturelle… ne permettait pas de prendre en compte les différences et les tensions entre les membres d'une communauté» (Rachik, 2022, p. 226). C'est pour cette raison qu'il consacre un autre chapitre retraçant un autre cheminement, celui de la conversion théorique. Il restitue ainsi le contexte dans lequel l'auteur est engagé dans un mode d'interprétation qui ne cherche plus à faire ressortir les invariants culturels mais à analyser les actions dans leur processus, les stratégies individuels ou collectives, l'autonomie des acteurs en fonction de leurs intérêts et de leurs motivations et les tensions engendrées par la négociation des normes... Sans oublier de mettre les actions analysées en lien avec le contexte social et politique qui les engendre. Il s'accorde ainsi le bénéfice de l'identité contextuelle qu'il défend pour s'écarter des exigences disciplinaires et de bousculer leurs frontières en ajustant des instruments, notamment ceux de la sociologie de l'action collective et du conflit social à son mode d'investigation et d'analyse. Avec la multiplication des terrains d'enquête et leur variation (transhumants du Moyen-Atlas, nomades de l'oriental, les femmes marginales de Marrakech), l'auteur développe cette technique d'alliance entre approches disciplinaires différentes qu'il définit comme étant du braconnage : «c'est lors de mes recherches ultérieures sur l'action collective et les conflits autour des sacrifices, de l'irrigation et des parcours que je commençais à mettre à l'œuvre mes nouvelles dispositions théoriques et à changer progressivement ma boîte à outils (Rachik, 2022, p. 243).

Au-delà de la présentation de son expérience ethnographique et des résultats de ses investigations, l'auteur n'omet pas de souligner comment, au bout d'une expérience prolongée de terrain, il renonce aux enquêtes empiriques et aux déplacements et échanges interpersonnels qu'elles engagent et s'attaque à l'étude des autres phénomènes comme les identités collectives et les idéologies. S'éloigner du terrain ne signifie pas pour autant un renoncement aux techniques et au mode d'investigation, il se maintient dans une démarche inspirée de sa pratique de recherche qu'il appelle l'esprit du terrain.

Il clôt ce livre par un précis méthodologique sur son rapport à la culture. Adoptant une position critique sur les questions de la familiarité et de la solidarité, il entend éclairer la position épistémologique qui commande ce style de travail. Il nous apprend en fait que l'appartenance à une culture et le partage de la langue et certains éléments avec les groupes étudiés ne confèrent pas un statut privilégié. Bien qu'ils permettent un accès facile au terrain, ils n'allègent pas pour autant le poids de la fatigue culturelle et ne dispensent pas d'une immersion prolongée dans la vie sociale locale. Ils ne sont ainsi ni des ressources ni des handicaps. Il explique que la position du chercheur, quelle que soit sa relation avec la culture étudiée, implique de l'éloignement et de la familiarité et qu'il a opté, dit-il, «pour une position flexible qui oscille, selon le contexte, entre la familiarité et l'extériorité» (Rachik, 2022, p. 417).

L'auteur est plus habité par la recherche des modes d'une investigation adéquate en vue de l'intelligibilité du réel et l'interprétation des faits observés que la défense d'une identité ou d'un statut professionnel, il revendique une identité contextuelle «je suis ce que je fais» déclare-t-il.

Au-delà de la présentation d'une pratique de recherche et des questions méthodologiques et théoriques qu'elle soulève, le livre est important dans la mesure où il éclaire sur le processus de s'initier sur le tas aux techniques et aux processus qui guident la collecte d'informations et leur analyse dans une perspective anthropologique en dehors de tout apport ''institutionnel''. *Devenir anthropologue* prend ainsi tout son sens dans ce contexte singulier d'une conversion disciplinaire. Il importe enfin de souligner que cette manière de se former sur le tas a marqué son parcours professionnel et le rend sensible à la position des sciences sociales dans les milieux universitaires. Il fait ainsi bénéficier les jeunes chercheurs de la pratique du compagnonnage en les intégrant dans les groupes de recherches autour de projets initiés et de les associer aux enquêtes de terrain.

El Khatir Aboulkacem[1]

1. IRCAM/Maroc, aboulkacem@ircam.ma.